

PREMIER NUMERO
Edition Quotidienne
POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$6.00 \$1.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER \$15.00 \$7.50 \$1.25 \$1.25

Le Numéro Cinq Sous

PREMIER NUMERO
Edition Hebdomadaire
POUR LES ETATS-UNIS \$2.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER \$3.00 \$2.00 \$1.25 \$1.00

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 19 JANVIER 1909. 82ème Année.

DE MESSINE A PARIS. Récit d'un Rescapé.

Le "Figaro" publie sous la signature de M. Henri Tarot, les intéressantes lignes qui suivent :
"J'ai reçu le petit bleu que voici :
"Mon cher ami,
"J'étais dans l'hôtel Trinacria, à Messine, la nuit de la catastrophe. Je suis sorti des décombres indemne et sans un égratignure. C'est un miracle !
"J'ai tout perdu, bagages, vêtements, argent et j'ai été porté à Naples par un bateau allemand. Après deux jours et deux nuits de chemin de fer, me voici de nouveau chez moi, et vous prenez avec quelle joie j'ai retrouvé mon home. Si vous avez une heure à perdre, venez entendre le récit d'un rescapé."
"Tout à vous,
"DANZER."
Une heure à perdre ! De même coup l'ami et le journaliste pensent qu'il n'en pouvait être de mieux employée, et j'accourus.
Avec bien ce télégramme arrivait une heure après le départ d'une lettre où je demandais des nouvelles à Danzer, un ancien négociant, jadis mon compagnon de route en Indo Chine, à Danzer que je savais en Sicile pour un voyage d'agrément, pour une excursion de vacances.
Après les premières effusions :
— Ben vite, mon cher ami, racontez-moi par quel prodige je vous retrouvez sain et sauf après une terrible catastrophe.
— Danzer me fit ce récit, auquel je tins à laisser toute sa saveur de page si terriblement véridique.
— J'étais à Palerme, dimanche matin, prêt à partir pour Taormina quand la pluie persécutante me fit changer mon itinéraire : renonçant à une tournée qui exige du bon temps, libre de me montrer à ma guise, je décidai d'aller directement à Messine pour m'embarquer le lendemain à destination de Constantinople.
— C'est à sept heures du soir que j'arrivai à l'hôtel Trinacria, caboté dans l'ombrière qui fait le service de la gare et tout attristé par un temps déplorable. A travers de froids escaliers de pierre et de longs couloirs lugubres, un garçon me conduisit, au deuxième étage, dans une chambre à deux lits avec vue sur le port. Je remarquai, en passant, qu'il était difficile de s'orienter dans cet hôtel et je me souvins d'en avoir fait la remarque au garçon. Je lui fis aussi observer que deux lits n'étaient pas inutiles.
— Cela ne fait rien, répondit-il, vous ne payerez pas plus cher.
— Et je passai outre. Vous verrez tout à l'heure que ce sont ces deux lits qui m'ont sauvé.
— Après un dîner vite expédié dans une salle à manger où se trouvaient à peine une vingtaine de voyageurs, je tentai d'aller faire un tour dans la rue Garibaldi. Mais, décidément, la pluie était trop tenace et je remontai dans ma chambre pour me coucher vers neuf heures.
— A trois heures du matin, je me réveillai, énév, avec l'impression que je respirais difficilement.
— Sans doute, il y a de l'orage dans l'air, pensai-je, et après une heure d'insomnie, je parvins à m'assoupir de nouveau. Combien de temps ? Je ne sais pas. Pourtant il devait être quatre heures, quand je me réveillai cette fois par un bruit qui semblait un coup de tonnerre. Je tendis l'oreille... des grava, des pierres commençaient à tomber du plafond, et je ressentis une violente secousse. Pas de doute ! c'est un tremblement de terre. J'essayai de tourner le bouton de la lampe électrique : en vain ! L'obscurité demeura complète et les secousses persistèrent.
— Alors, je me lève, je passe machinalement un vêtement et cherche à tâtonner la porte, que j'ouvre d'instinct.
— Je suis dans le couloir, pas un bruit, pas un cri.
— Alors, j'ai plus qu'une idée : trouver l'escalier ; et je m'avance avec d'infinies précau-

tions, tandis qu'une poussière épaisse me picote les yeux et la gorge. Brusquement, je sens un grand courant d'air ; je lâche du pied devant moi : c'est le vide ! l'escalier s'était écroulé !
— J'essayai alors de retourner dans ma chambre, mais je m'égarai et je m'enfonçai dans un couloir donnant sur une courrette.
— A ce moment nouvelle secousse, plus violente que les précédentes, et je m'adosai à la muraille, en proie à une angoisse effroyable.
— Ce fut l'instant le plus atroce de cette nuit d'épouvante. J'entends le bruit de murs qui s'écroulent, je sens sur la tête des poutres qui tombent encore, la poussière augmente, je vacille sur mes jambes, je me sens perdu. Et je n'ai plus qu'une pensée, qu'on sonnerait : mourir tout de suite ; un cri : être enseveli et subir une lente agonie sous des débris, être brûlé ensuite !
— M. Danzer, en revivant cette minute d'horreur, est vraiment poignant à regarder : son visage énergique, si calme d'habitude, est tout bouleversé, et il me semble que j'évoque une page d'Edgar Poe dont le héros vit devant mes yeux.
— Combien eût-il duré de temps je l'ignore, reprend mon ami. Soudain, au fond du couloir, j'aperçois un rais de lumière et j'entends des voix de femmes apeurées. Et ces bruits d'effroi me sont un soulagement : j'échappe enfin à mon isolement et je me dirige vers la lumière. Et je viens d'un escalier de service par où descendent deux femmes de chambre. L'une, mince, qui baragouine quelques mots de français, l'autre, grosse, qui se la moule en italien. Elles ont une bougie et cette bougie, je ne veux plus m'en éloigner : l'obscurité me suffoquait.
— Par où pouvons-nous sortir ? demandai-je.
— L'escalier.
— Le grand escalier n'existe plus. Y en a-t-il un autre ?
— Non !
— Et les femmes se mettent à gémir.
— Ecoutez ! dis-je, venez dans ma chambre. Nous allons nouer les draps de mes deux lits et nous essayerons de descendre par la fenêtre.
— Où est votre chambre ?
— Le numéro 32, mais je ne puis la retrouver.
— Venez alors !
— Dans ma chambre, située au coin du bâtiment et sans doute consolidée par des pierres de taille, le plancher est encore intact et les lits à leur place ; nous nouons les draps, et je me sais pourquoi les deux femmes, au lieu de se diriger vers la fenêtre donnant sur le couloir, retournent dans le couloir et vont à une petite fenêtre qui s'ouvre sur la courrette intérieure. Elles emportent les draps et la bougie : je les suis.
— Alors, elles accrochent les draps et la plus mince, emjambant la barre d'appui, se laisse glisser dans le vide. Dix, vingt secondes se passent, un bruit de chute, puis plus rien ; est-elle sauvée, les draps sont-ils assez longs ?
— Enfin une voix appelle :
— Descendz à votre tour.
— A vous, dis-je à la seconde femme de chambre.
— La pauvre femme hésite un peu, puis elle se risque. Cette fois encore, j'entends "pouf" ; mais cette fois un gémissement s'élève, la malheureuse s'est blessée.
— Et je pense alors que les draps doivent être trop courts, et que je dois retourner à ma chambre chercher quelque chose, n'importe quoi, pour les allonger.
— Mais à ce moment s'élève un tourbillon de fumée suffoquant. Oses l'hôtel qui commence à brûler : plus de temps à perdre.
— A mon tour, je me laisse glisser, le long des draps. J'arrive au bout, loin du sol...
— Hélas ! à ce moment, à cette heure, les premières lucarnes du jour commencent à poindre : j'arrive à

TEUTONIA INSURANCE COMPANY

DE LA NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Pour l'Année Finissant le 31 Décembre, 1908.

PRIME REÇUE	
Sur risques de feu	\$1,145,990 80
Sur risques de mer	8,420 12
Sur risques de rivière	16,321 15
	\$1,168,707 07
A DÉDUIRE	
Parties de feu payées	\$479,324 87
Parties de mer payées	2,056 44
Parties de rivière payées	1,534 53
Primes ramises	189,278 44
Réassurances	137,234 62
Commissions	154,908 87
Taxes et Licences	
de postes généraux et d'agences et profit et perte sur les montants	24,639 07
	\$1,082,129 41
Parties non assurées et non payées	48,475 00
Profit	\$40,097 63

L'état et descriptif est une copie vraie et correcte transmise des livres de la compagnie.
New-Orleans, La. 15 Janvier 1909.
Assurance et souscrit par devant moi ce quinzème jour de Janvier A. D. 1909.
JOHN LEGIER, JR. Notaire.

Le congressiste Willett attaque le président.

Washington, 18 janvier.—Le congressiste Willett de New York, s'est levé, cet après-midi à la Chambre, à une attaque furibonde contre le président Roosevelt et a reproché de se velt auquel il a reproché de se poser en héros universel, d'avoir autorisé des conditions "scandaleuses" dans les rangs de l'armée et de la marine, d'avoir obligé ses subordonnés à agir comme des chiens de garde, d'avoir cherché à tenir le bon renom des présidents qui l'ont précédé à la Maison Blanche, d'avoir pris pour un glorieux fait d'armes sa campagne à Cuba à la tête des Rough Riders, et nombre d'autres aménités du même genre.
M. Willett a retracé à grands traits la vie de M. Roosevelt, depuis son jeune âge alors qu'il était cowboy dans les plaines de l'Ouest jusqu'à l'époque actuelle, et a trouvé moyen de critiquer jusqu'aux actes les plus simples du président.
La Chambre, finalement fatiguée de ce flot d'éloquence a, par un vote de 126 voix contre 75, retiré la parole à M. Willett.

DEPECHEES

Telegraphiques

Les navires de guerre américains dans les eaux du Venezuela.

Willemstad, Curaçao, 18 janvier.—Les navires de guerre américains qui depuis quelques jours sont dans les eaux du Venezuela visitent fréquemment le port de Willemstad d'où ils expédient des dépêches à destination de Washington.
Les négociations qui ont été entreprises depuis quelque temps entre M. W. I. Buchanan, représentant du gouvernement américain, et le ministre des affaires étrangères du Venezuela, se poursuivent régulièrement et tout permet de prévoir que les relations diplomatiques seront prochainement rétablies entre les deux pays.

Les relations entre la Hollande et le Venezuela.

La Haye, Hollande, 18 janvier.—Le gouvernement des Pays-Bas a décidé de maintenir trois navires de guerre dans les eaux des Indes Occidentales tant que la controverse entre la Hollande et le Venezuela n'aura pas été définitivement réglée.

Mort de l'évêque Bernard McQuaid.

Rochester, N. Y., 18 janvier.—Monsieur Bernard McQuaid, évêque du diocèse catholique romain de Rochester, est mort ce matin en cette ville.
Le défunt était âgé de 55 ans

Whitney-Central Trust and Savings Bank

POSSEDE ENTIEREMENT PAR DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE NATIONALE WHITNEY-CENTRALE

L'efficacité du service de cette banque provient de la connaissance des besoins individuels qu'elle a acquise par ses continuelles relations personnelles avec ses clients.

OFFICIERS
CHARLES GODCHACK, Président.
SOL WEXLER, Vice-Président.
JOHN E. BOUDEN, Vice-Président.
H. O. PENICK, Caissier.

DIRECTEURS
CHARLES GODCHACK, SIMON WEIS, JOHN M. CLOSKEY,
FRANK E. WILLIAMS, JAS. B. SINNOTT, MAURICE STERN,
SOL WEXLER, C. A. FARWELL, HARRY T. HOWARD,
JOHN E. BOUDEN, JR., OTHO ELMER, J. D. OKREFF,
DR. C. A. M. DORRSTEIN, I. S. WEST.

DEPARTEMENT DES EPARGNES Trois et demi pour cent d'intérêt donné sur les Dépôts d'Epargnes d'un dollar et plus, et sur des Certificats de Dépôts. Intérêt composé semi-annuellement. Dépôts reçus par la maille.

L'argent serré à la maison PEUT être en sûreté. Déposé dans une bonne banque, il n'est pas seulement en SURETÉ, mais il porte tout le temps intérêt.

Succursale de Carrollton : 8132 rue Oak.

A VENDRE

Restaurant dans le quartier des affaires. Recettes de \$20 à \$30 par jour.
S'adresser, G. J. C., 1021 Royale.

AU PUBLIC

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres ; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits ; de STORES, corniches, embrasses, albums, étagères, ornements de fantaisie, statues en biscuit et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls possédant un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

Oscar Uter, Gérant. L. UTER HEIRS.
Nos 233 et 235 RUE ROYALE.

VOULEZ-VOUS UN PIANO

DE PREMIERE CLASSE
On tout autre instrument de Musique
Les meilleurs sont
Steinway, Mason, Chick, Chickering, Knabe, Fischer, Fackard, Schmeiser, Steininger, Grunevald
Joueur de Piano Apollo, 88 Notes
(On a sur tout le Piano)
et sera vendu à conditions faciles chez
GRUNEWALD,
735 RUE CANAL.

IL N'Y A D'OBSCUR QUE L'IGNORANCE

Une Histoire de Détective

Zadig, le grand personnage imaginé par Voltaire, suggéra le Lupin d'Edgar Poe et le Sherlock Holmes de Conan Doyle. Nous avons un grand détective à la Nouvelle-Orléans, mais je ne mentionnerai pas son nom de crainte d'être gêné par ses préférences. Un amorceur complet ayant été emporté d'une résidence de la Rue St-Charles, ce grand policier, dit à la maîtresse de maison : "Madame, ces meubles furent achetés chez Tebault", et elle de répondre : "Mon cher Monsieur, comment l'avez-vous découvert ? Qu'en savez-vous ?" "Bien facilement, Madame, dit-il : les seuls meubles qui valaient la peine d'être volés sont ceux de Tebault."

W. G. TEBAUT,
217-223 Rue Royale et 610-612 Rue du Canal.

LAZARD'S

Le Linge de Dessous Qu'il Vous Faut

et non le linge de dessous que quelque habile marchand cher che à vous persuader que vous devriez avoir.

Il y a, voyez-vous, dans ces stocks des vêtements de toute épaisseur et de toute qualité de moins dépendieux, dont la vente part de 50c.

Le magasin logique de vêtements de dessous pour les hommes de la Nouvelle-Orléans est celui de Lazard.

C. LAZARD CO., Ltd.
404-406 Rue du Canal